

# FAMILY LIFE

DE **KEN LOACH**

## FICHE TECHNIQUE

GRANDE-BRETAGNE - 1971 - 1H50

Réalisateur :  
**Ken Loach**

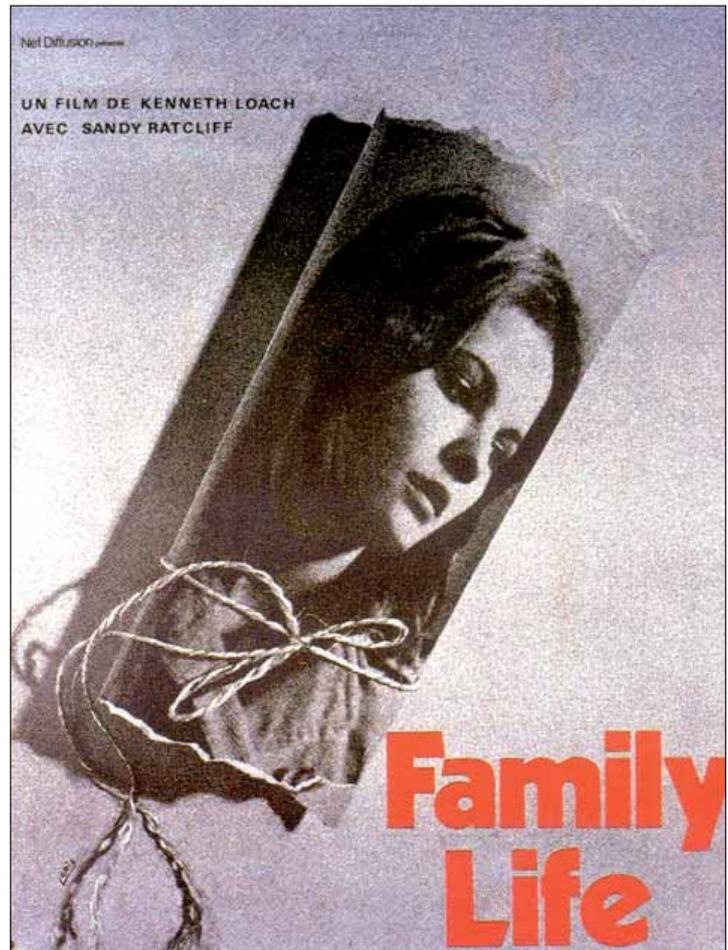
Scénario :  
**David Mercer** d'après sa pièce  
*In two minds*

Image :  
**Charles Stewart (2)**

Montage :  
**Roy Watts**

Musique :  
**Mark Wilkinson**

Interprètes :  
**Snadie Ratcliff**  
(Janice)  
**Bill Dean**  
(M. Bailden)  
**Grace Cave**  
(Mrs Bailden)  
**Malcolm Tierny**  
(Tim)  
**Hilary Martyn**  
(Barbara)



**SYNOPSIS** La banlieue londonienne. Janice, une adolescente, étouffe dans son milieu familial, malgré l'aide de son ami Tim. Elle tombe enceinte et sa mère l'oblige à avorter. Janice se replie alors sur elle-même à tel point qu'elle est internée. Le Dr. Donaldson, par la thérapie de groupe, parvient à rompre son mutisme. Puis elle rechute : ce sont alors électrochocs et tranquillisants. Janice n'est plus qu'un cas psychiatrique.

## CRITIQUE

Trop de sujets importants sont abordés, avec une intelligence sans précédent, par Kenneth Loach, pour qu'on puisse réduire **Family life** à un cri contre la psychiatrie, cette médecine repressive dont on a découvert les méfaits en France au moment de l'affaire Gabrielle Russier, à



laquelle le film reste fidèle. **Family life** remet en cause toutes les structures de notre société bourgeoise cimentée par la religion du travail, et crispée dans son respect plus ou moins hypocrite des dogmes puritains. (...)

Se défendant d'être un polémiste, Kenneth Loach met en scène cette histoire avec un généreux souci d'objectivité. La place qu'il accorde au personnage de la mère et à son discours empreint de bons sens bourgeois, la manière dont il campe les médecins et les infirmières, persuadés de faire exactement leur devoir, sont magistrales.

**Family life** va bien au-delà du procès anecdotique de la vieille génération, en montrant comment l'ensemble de notre société occidentale est foncièrement répressive, en emprisonnant tous ceux qui s'écartent tant soit peu de son dogme. En guise de remède, la bonne conscience bourgeoise propose les barreaux des asiles d'aliénés à ceux qu'elle ne peut jeter au fond des geôles.

Henry Chapier  
*Combat* - 8/11/1972

L'un des traits de la démarche de Kenneth Loach est de partir d'un univers quotidien d'une famille comme tant d'autres, vivant une vie normale dans une cité industrielle banale. Des parents pleins de bonnes intentions, soucieux de leur honorabilité, doués d'un sens civique inattaquable, rigoristes en matière de comportement et

de moralité, une mère abusive, un peu rivée à son travail. Leur seconde fille, déjà mariée est mère de deux enfants, les accuse d'être responsable du déséquilibre de Janice, de la "maladie", d'avoir une influence néfaste sur le développement de son dérèglement. A-t-elle tout à fait raison ?

Il n'est pas sans intérêt de noter, à ce propos, que tout en conservant à cette situation de départ un caractère totalement plausible, Kenneth Loach ne manque pas d'accumuler sur le milieu familial de l'héroïne, les traits essentiels de l'idéologie dominante, faisant ainsi de la famille elle-même le relais d'un système social dont les contradictions sont insolubles dans le cadre de ses structures, et incapable d'offrir à la jeunesse les perspectives d'avenir répondant aux nécessités.

François Maurin  
*L'Humanité* - 8/11/1972

(...) Au nom de la "bonne éducation" et de la science, le naufrage d'une enfant.... On nous dira que le cas de Janice est exceptionnel. Est-ce sûr ? Mais si même il était unique, ce film serait à voir. A voir et à méditer. On en sort bouleversé. C'est peut-être qu'à travers le récit d'une descente aux enfers, il pose la question essentielle : savons-nous vraiment aimer ?

Jean de Baroncelli  
*Le Monde* - 8/11/1972

Terrible film-réquisitoire qui retentit comme un cri d'alarme d'une insupportable vérité et beauté. Grâce aussi, sans doute, au recours à de nombreux non-professionnels dans le cadre véritable d'un hôpital, d'un groupe de thérapie collective, à la collaboration d'un psychiatre au niveau du scénario comme du tournage... L'on avait, fort justement après **Kes**, comparé Kenneth Loach au Truffaut des **400 coups**. Avec **Family life**, il devient évident que le cinéaste anglais est déjà trop grand pour tout modèle, qu'on pourrait lui opposer!

Georges Charenso  
*Nouvelles Littéraires* - 30/10/1972

Le pire drame, selon Kenneth Loach, tient aux méthodes employées pour soigner le schizophrène. La thérapeutique traditionnelle a-t-elle pour conséquence d'enfermer le patient dans sa maladie ? Quelques médecins l'affirment et préconisent une méthode qu'ils nomment "anti-psychiatrie". De ce point de vue, l'histoire de Janice, telle que la présente Kenneth Loach, crée un trouble profond. On suit anxieusement le processus d'un état morbide que les soins ne cessent d'aggraver. Là non plus, les choses ne sont pas simples. Mais la seule pensée désolée que l'on puisse faire fausse route à propos de pareilles épreuves. Et la détresse, étrangement secrète et pudique, de l'héroïne, quel déchirement ! Sandy Ratcliff interprète Janice avec une



extrême sensibilité qui, parfois, glisse vers une sorte de panique. Tous les autres interprètes font vrai. D'ailleurs, nombre de scènes furent tournées avec des protagonistes réels. L'origine théâtrale du scénario ne transparait heureusement pas. (...)

Louis Chauvet  
*Le Figaro - 13/11/1972*

Perturbateur. Le mot aurait été prononcé dans les milieux responsables au sujet de ce film. Nous nous en étonnons. Non qu'il s'agisse d'une histoire anodine. Une fille vulnérable, blessée, menacée, mal protégée, détruite par ceux-là mêmes qui devraient aider à son sauvetage : sa famille, la société. Rien, là, qui ne soit vrai, trop souvent, en France comme ailleurs. (...) Pièce ou film, c'est un acte d'accusation. Mais qui gêne qui, et pourquoi ?

L'auteur de Kes, Ken Loach, avec la collaboration de comédiens d'un naturel admirable, a effacé toute trace scénique, au point que nous avons l'impression d'assister à un reportage à peine romancé. La vérité serait-elle donc insupportable ?

Claude Mauriac  
*L'Express - 6/11/1972*

Assassinat légal, parfaitement courant, au nom du vieux mythe disciplinaire. C'est un peu le monde terne du travail organisé qui se défend névrotique-

ment contre une jeunesse qui lui échappe : Janice, dans un moment de révolte, brise l'horloge de son père, esclave de l'horaire. Un jeune psychiatre perspicace fait remarquer à la mère : "Tant qu'elle est d'accord avec vous, vous la trouvez normale". Dans ce portrait de mère abusive, refoulée, éprise de marque de respect, et qui réclame l'obéissance comme règlement d'une dette permanente (avoir reçu la vie), Ken Loach incarne une catégorie sociale désorientée qui se sent révolue et qui profite de son éphémère pouvoir légal pour étouffer sa progéniture. Si Janice est malade, c'est d'un simple "délit d'opinion". On l'enferme sur dénonciation de "différence", comme au temps de la lettre de cachet. (...) Ken Loach, tenant d'un réalisme lyrique d'une grande descriptive, lance un vrai cri d'alarme et de raison. Son film a la fascination des crimes parfaits.

Robert Benayoun  
*Le Point - 6/11/1972*

## PROPOS DE KEN LOACH

«Nous avons utilisé des interviews avec les psychiatres et les membres de la famille. Si je m'en tenais trop étroitement au scénario, je pensais que je n'arriverais pas à capter ces moments où la voix hésite, où les yeux se ferment, ces moments où l'on cherche l'idée qui va venir ensuite. Il fallait qu'on sente cette tension par rapport à ce qui allait se passer.»

Ken Loach

## ANECDOTE

En raison du sujet traité, il était nécessaire que Kenneth Loach aborde son film de la façon la plus précise possible, même dans les détails. C'est la raison pour laquelle un psychiatre travailla sur le scénario avec David Mercer et collabora étroitement au tournage. Afin que les comédiens (pour la plupart non professionnels) puissent ressentir et exprimer la montée de leurs sentiments, le film fut tourné dans la chronologie. Les séquences de l'hôpital psychiatrique furent filmées dans une véritable clinique et les malades mentaux du groupe de thérapie collective étaient de véritables schizophrènes qui acceptèrent de se laisser filmer persuadés que ce film aiderait à changer l'attitude du monde vis-à-vis de leur maladie. (...)

<http://cinema.aliceadsl.fr>



## BIOGRAPHIE

Kenneth Loach, né en 1936, étudie le droit à Oxford, puis devient, au théâtre, comédien et assistant metteur en scène. Entré à la bbc en 1962, il réalise des épisodes de séries (*Z Cars*, *Diary of a Young Man*). Années d'expérimentation : à rebours des habitudes télévisuelles, il ose les décors réels tandis que voix off, monologues face caméra ou intertitres créent un effet de distance. Trois œuvres majeures de «fiction documentaire» marquent le public : *Up the Junction* (1965), *Cathy Come Home* (1966) et *In Two Minds* (1967). Ces succès révèlent la sincérité d'un engagement auquel Loach, qui dénonce - sans illusion - l'injustice sociale, ne renoncera jamais. C'est une autre révolution pop que mène le réalisateur, loin d'un swinging London dont son œuvre est le revers. Au cinéma, ses premiers films, qui valorisent eux aussi les laissés-pour-compte, séduisent par leurs qualités d'observation du réel. Pourtant, si *Poor Cow* et *Family Life* héritent des audaces télévisuelles antérieures, c'est *Kes*, acclamé à Cannes en 1970, qui inaugure sa nouvelle conception de la mise en scène. Pour Ken Loach, caméra, montage et cinéaste gagnent à se faire oublier. Entre plusieurs retours à la télévision et au documentaire, il bâtit en quarante ans une œuvre d'une cohérence et d'une modestie rares. Art de la discrétion qui valorise les acteurs, souvent amateurs, et refuse la facilité du plan rappo-

ché. Art de la transgression et de la provocation qui fait la part belle aux scénaristes (Barry Hines, Jim Allen, Paul Laverty) et se veut le reflet des luttes a priori les moins cinégéniques... De *Raining Stones* à *Sweet Sixteen*, le succès de tous ses films qui s'attachent, selon sa propre expression, à «maintenir chez les gens la colère» montre que Ken Loach est aussi, surtout, un formidable conteur.

Thierry Méranger  
<http://www.cahiersducinema.com>

## FILMOGRAPHIE

Nombreux courts métrages et séries télévisées :

Documentaires :  
*Up the Junction* 1965  
*Cathy Come Home* 1966  
*In Two Minds* 1967

Longs métrages :  
*Poor Cow* 1967  
*Pas de larmes pour Joy*  
*Kes* 1969  
*Family Life* 1972  
*Black Jack* 1978

<i>The Gamekeeper</i>	1980
<i>Regards et sourires</i>	1981
<i>A question of Leadership</i>	1981
<i>Fatherland</i>	1986
<i>Hidden Agenda</i>	1990
<i>Riff-Raff</i>	1990
<i>Raining stones</i>	1993
<i>Ladybird</i>	1994
<i>Land and Freedom</i>	1995
<i>The Flickering Flame, a Story of Resistance</i>	1996
<i>Les Dockers de Liverpool</i>	
<i>Carla's song</i>	
<i>Another City</i>	1998
<i>My name is Joe</i>	
<i>Bread and Roses</i>	2000
<i>The Navigators</i>	2002
<i>11'09'01: September 11</i>	
Co-réalisé	
<i>Sweet Sixteen</i>	
<i>Just a kiss</i>	2004
<i>Le vent se lève</i>	2006
<i>Chacun son cinéma</i>	2007
Co-réalisé	
<i>Tickets</i>	2007
Co-réalisé	
<i>It's a Free World...</i>	sortie 2008

### [ Documents disponibles au France ]

Revue de presse importante  
Positif n°147  
Avant-scène du cinéma n°133  
Synopsis n°5, 10